

NOSTALGIE

Après l'indépendance, des milliers de jeunes Marocains sont partis étudier dans l'ancien bloc soviétique. Portrait d'une génération d'avant la chute du Mur de Berlin.



Les Marocains sont tombés sous le charme de la société socialiste modèle.

Back in USSR

Dans le Maroc fraîchement indépendant, le besoin en élites pour diriger le pays va vite tourner à l'obsession pour l'Etat. Très tôt, les cadres formés en France vont s'accaparer les premières places de la nomenklatura politique et technique du pays. Les autres devront se contenter des études théologiques à l'université Al Quaraouiyine ou de l'enseignement officiel, qui en est à ses balbutiements. Les

moins nantis se rabattent sur les pays du bloc communiste : ex-RDA, Hongrie, et, surtout, Union soviétique. "Nous ne savions rien sur ces pays et nous n'étions animés par aucune arrière-pensée idéologique", précise Taoufik Jdidi, professeur à l'Institut supérieur de l'information et de la communication, ancien étudiant en Russie. Pous-sée par les partis de gauche et les syndicats, une génération entière de jeunes va vivre une conquête de l'est dont ils parlent encore aujourd'hui avec nostalgie.

Go Est, baby

Les premiers départs des étudiants marocains en URSS remontent aux années 1950. Le Maroc a commencé à nouer des relations avec les pays du bloc communiste après l'indépendance. "Il faut savoir que les premiers pilotes de chasse marocains ont été formés en URSS. Ils sont revenus au pays en 1958", souligne Taoufik Jdidi. Sur fond de guerre froide, et l'émergence de la gauche marocaine aidant, quelques étudiants inspirés par l'idéal socialiste franchissent le pas et partent étu-

dier dans le bloc de l'Est. En effet, le Parti communiste marocain (PCM), créé en 1943 et rebaptisé Parti du progrès et du socialisme (PPS) après son interdiction, va débloquer quelques bourses au compte-gouttes pour envoyer des étudiants se former à l'école du parti. Avec les années, l'Union Marocaine du Travail (UMT), ainsi que le Parti de l'Istiqlal avant sa scission en 1959, vont également envoyer plusieurs de leurs jeunes se former en URSS, à raison d'une centaine d'étudiants par an. "La plupart des ces étudiants n'étaient pas animés réellement par des considérations idéologiques. Ils étaient en majorité issus des classes les plus démunies qui ne pouvaient pas s'offrir des études payantes à Paris ou à Londres", affirme Taoufik Jdidi.

Le rythme de ces départs s'accélère dans les années 1970 et 80. Ils sont plusieurs centaines à rejoindre les universités russes, ukrainiennes ou encore géorgiennes. La majorité de ces étudiants opteront pour les branches scientifiques comme la médecine, la pharmacie ou encore le génie civil.

Prolos United

Comparé aux pays qui ont choisi l'option socialiste, le nombre d'étudiants marocains était insignifiant. En effet, les contingents arrivés d'Algérie, du Vietnam, des pays arabes aux régimes baasistes ou des pays africains se comptaient par milliers. "Le repère de tous ces jeunes était l'université Patrice Lumumba à Moscou. Toutes les nations du Tiers-Monde y étaient représentées", se rappelle Hicham Hadi, ancien étudiant en pharmacie à Moscou. Issus des couches sociales défavorisées, les étudiants marocains vont succomber aux acquis de la société socialiste modèle. Avec une bourse ne dépassant pas 90 roubles par mois (environ 800 dirhams actuels), octroyée par les syndicats ou les partis de gauche, les étudiants vivaient à l'abri du besoin. "La chambre à la cité universitaire ne coûtait pas plus de 3 roubles par mois et le reste était gratuit ou presque", assure Taoufik Jdidi. Le reste, c'est le transport, l'inscription gratuite à l'université, l'accès aux bibliothèques, aux soins de santé et aux activités sportives à des prix plancher. Autant dire le paradis pour un étudiant qui arrive d'un pays du Tiers-Monde. "Alors que la propagande au Maroc parlait d'un pays en ruines où régnait la terreur et la famine, nous étions parmi les rares Marocains à connaître le goût du caviar", remarque Taoufik Jdidi. Pour se faire un peu d'argent de poche, ceux qui avaient les moyens de rentrer au pays pendant les vacances faisaient le plein de jeans et de vestes en cuir qu'ils revendaient à prix fort aux Russes, très friands à l'époque de ces symboles de la société de consommation.

ETUDES. Chassé-croisé

En 1989, la chute du Mur de Berlin signe la fin d'une époque. Les transformations radicales lancées par Boris Eltsine sonnent le glas de l'URSS et la divisent en plusieurs républiques qui s'émancipent dans la douleur. Au Maroc, comble de l'ironie, le Centre culturel russe de Rabat est racheté quelques années plus tard par la chaîne McDonald's. Mais la Russie ne va pas perdre de son attrait pour

autant. **Au fil des années 1990, il devient de plus en plus difficile pour les jeunes Marocains de partir étudier à l'étranger.** Les pays d'accueil classiques, notamment la France, ont durci les conditions d'octroi de visa étudiant, poussant les Marocains à opter pour la Russie, qui a entamé son virage vers une privatisation tous azimuts de ses écoles et universités. "En l'espace de quelques années, la Russie va

devenir la destination des étudiants issus de familles aisées. C'est le monde à l'envers", constate Hicham Hadi, ex-étudiant en URSS. Mais les idées reçues ont la vie dure. Si la première génération diplômée en URSS attirait la suspicion pour des raisons idéologiques, les étudiants récemment formés en Russie peinent à faire reconnaître leurs compétences et leurs diplômes, jugés peu crédibles. ■



Mohammed V reçoit la première promotion d'aviateurs marocains formés en URSS.

Choc des cultures

Le plus difficile pour ces étudiants marocains en terre communiste était de s'adapter à une société qui renvoie de prime abord l'image de gens froids et peu accueillants. Après une année consacrée à l'étude de la langue russe, les étudiants rejoignaient les écoles et les universités de leur choix. Durant leurs années d'études, ils continuaient à suivre des cours de langue. Cet apprentissage a facilité leur intégration dans la société soviétique, encore animée par l'idéal humaniste malgré la terreur politique. "J'ai été fasciné par cette société où les gens sont très chaleureux et lisent les poèmes de Pouchkine quand ils se réunissent en famille. La culture et les arts avaient une place centrale dans la vie du citoyen soviétique", se souvient avec nostalgie Hicham Hadi. Ses compagnons et lui ont tous été frappés par la vitalité culturelle de ces nations. "Tout était art chez eux, des stations de métro jusqu'aux musées qui contiennent

des merveilles culturelles. Sans oublier que, là-bas, les filles sont super-belles", souligne non sans malice l'ex-étudiant en pharmacie. Ils seront donc des milliers à empocher un diplôme prestigieux, avant de rentrer au Maroc ou s'installer définitivement en Russie. "Plusieurs étudiants se sont mariés et sont rentrés au pays avec leurs femmes. A leur tour elles ont vécu un choc culturel en arrivant au Maroc", relate Hicham Hadi. Cependant, cette génération ultra-diplômée ne réussira jamais à occuper des postes importants au sein de l'Etat, monopolisés par les lauréats des écoles françaises, aguerris au réseautage familial et politique. "Même parmi les ambassadeurs qui ont officié en Russie, aucun n'était issu de ce contingent", déplore ce diplômé de l'université de Moscou. En 1977, ces étudiants se regroupent au sein de l'Association des lauréats marocains des instituts de l'URSS. Aujourd'hui, ils sont quelques 1200 familles russo-marocaines, qui se réunissent toujours au sein des différentes sections de l'association, histoire de se remémorer une époque certes finie, mais inoubliable. ■

HICHAM OULMOUDANE